

INEZ DE CASTRO

Mélodrame en trois actes et deux intermèdes

de Victor Hugo

Retraité par Libre Théâtre à partir de l'édition des Œuvres complètes de Victor Hugo publiées par Hetzel (œuvres de première jeunesse), disponible sur Gallica :
<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k37488m/f313.image>

PERSONNAGES

Alphonse le Justicier, roi de Portugal.
Don Pedro, infant de Portugal.
La Reine.
Inez de Castro, fille d'honneur de la reine.
Les deux enfants d'Inez.
L'Alcade d'Alpunar.
Romero, paysan.
Alix, fille de Romero.
Gomez, amoureux d'Alix.
Albaracin, chef des maures.
Le Chancelier de Portugal.
Le Président du Haut Conseil.
Le Héraut de Justice.
Juges, gardes, exécuteurs, un greffier, géolier.
Villageois, piqueurs, veneurs.
Grands, Dame, Officiers
Guerriers maures, jeunes filles maures

La scène est à Lisbonne et aux environs.

ACTE PREMIER

Le théâtre représente une forêt. À droite est une chaumière.

Scène première

UN MENDIANT, L'ALCADE D'ALPUNAR.

Ils arrivent ensemble de l'intérieur de la forêt.

LE MENDIANT,
attirant à lui l'Alcade, lui montre d'un air mystérieux la chaumière.
C'est ici !

L'ALCADE,
du même ton.
Cette chaumière renferme les enfants du prince de Portugal ?

LE MENDIANT
Les enfants de don Pedro et d'Inez.

L'ALCADE
Et quel gage de certitude me donneras-tu ?

LE MENDIANT
Alcade d'Alpuñar, est-ce à toi de douter de mes paroles ? Les deux enfants nés de l'union secrète de don Pedro et d'Inez sont cachés dans cette chaumière. Entre, et tu les verras, si tu refuses de me croire.

L'ALCADE.
Je te crois. C'est toi qui m'as dit tout ce que je sais sur cette ténébreuse histoire. L'infant don Pedro retarde son union avec la nièce de la reine ; l'invasion des maures rend, dit-il, sa présence nécessaire à l'armée. C'est toi qui m'as fait connaître et m'as mis à même d'apprendre à la reine le véritable motif de ses retards ; tu m'as révélé son mariage secret avec doña Inez de Castro. Il me fallait des preuves de cette alliance ; aujourd'hui tu me découvres l'asile où sont cachés les deux enfants, fruits de ces amours clandestines. Écoute, tu n'es pas un mendiant, toi qui connais les secrets des rois ; dis-moi qui tu es. Mes bienfaits et ceux de la reine récompenseront ton zèle pourvu que ta discrétion l'égale.

LE MENDIANT
Alcade d'Alpuñar, tu parlais tout à l'heure de l'invasion des maures ?...

L'ALCADE
Oui, mais ton nom ? c'est ton nom que je te demande. Compte sur ma reconnaissance.

LE MENDIANT
Alcade, je suis Albaracin, le chef des maures.

L'ALCADE.
Qu'entends-je ? Vous, ce chef redouté !

ALBARACIN
La seule présence de l'infant don Pedro au camp portugais m'empêche de pénétrer jusqu'à Lisbonne ; des soldats commandés par lui sont invincibles. J'ai dû chercher un moyen de me délivrer de cet ennemi formidable ; je l'ai trouvé. Mes émissaires ont découvert le mariage caché de l'héritier du trône avec une fille d'honneur de la reine. Alors, sous ce déguisement, je suis venu à toi, alcade, à toi, le confident des secrets de cette reine. — Je n'en ai point rougi. Le roi Boabdil venait ainsi souvent s'asseoir sous la tente de l'ennemi. — Je t'ai appris le mariage clandestin de l'infant, je te livre ses deux enfants. Maintenant c'est aux fureurs de cette reine à me servir. Les

périls de tout ce qu'il a de cher au monde rappelleront don Pèdre à Lisbonne. Je ne tarderai pas à l'y suivre ; car je ne crains pas l'armée, mais seulement le général.

L'ALCADE

Je ne puis revenir de mon étonnement, de mon effroi.

ALBARACIN

Alcade, nous avons chacun notre profit dans cette aventure. Que ta reine déploie toute sa vengeance sur Inez et ses deux enfants ; plus leurs jours seront menacés, plus ma victoire sera certaine.

L'ALCADE

Seigneur.

ALBARACIN

Eh bien ! Quoi ! tu livres ton pays à l'invasion étrangère ? Qu'importe ! Alcade d'Alpuñar, tu seras corrégidor de Lisbonne.

L'ALCADE

Croyez, seigneur, que je ne veux servir que les intérêts de la reine.

ALBARACIN

Alcade, je viens de te dire mon secret ; cela te prouve assez combien je te méprise. Adieu.

Il sort.

L'ALCADE.

Oh ! que n'ai-je avec moi quatre alguazils ! tu ne reverrais jamais ton camp de pirates et de corsaires, audacieux Albaracin ! Et pour moi, quelle bonne fortune mettre à la fois la main sur le général maure et sur les enfants d'Inez ! Allons, il faut se contenter de cette dernière capture. (*La porte de la chaumière s'ouvre.*) Eh, mais les voilà justement qui sortent, éloignons-nous.

Il se retire au fond du théâtre.

Scène II

L'ALCADE, AU FOND DU THÉÂTRE, ROMERO, LES DEUX ENFANTS.

ROMERO

Pendant que les enfants jouent sur la scène, il se promène rêveur, sans voir l'Alcade.

Pauvres enfants ! si je comprends rien à leur sort, je veux avoir volé les reliques de Notre-Dame-da-Monte. — Oui, voilà deux mois qu'ils sont dans ma chaumière, qu'on a choisie sans doute à cause de son isolement ; mais quels sont leurs parents ? Je crois que Dieu le sait mieux que moi. À moins que leur mère ne soit cette belle dame qui vient de temps en temps les voir comme en cachette, et qui pleure. Vraiment, à chaque visite, elle laisse une bourse d'or qui contient plus de dollars que le malin diable n'en offrit à saint Antoine dans la tentation. Elle appartient à la cour sans doute. Mais qu'importe tout cela ? Je lui dois ma fortune, elle peut compter sur mon dévouement. Car me voilà riche, et ce pauvre Gomez peut maintenant chercher une autre femme que ma fille Alix. — Comme ils jouent, ces chers petits enfants ! Que signifie encore cette recommandation qu'on me fait de changer leurs noms de baptême ? Qu'importe qu'on s'appelle Hilarion ou Andreo, si l'on est fils d'une femme qui n'est point mariée ! Mais chut ! ces innocents payent peut-être quelque grand crime ou quelque insigne folie. (*Il aperçoit l'Alcade.*) Qui vois-je venir là ? C'est l'alcade d'Alpuñar. Peste soit !... Rentrez, enfants.

L'ALCADE.

Dieu vous garde, père Romero ! Vous avez là deux jolis enfants. Ne les renvoyez donc pas.

ROMERO,

À part.

Que ta langue t'étrangle

Haut.

Mille grâces, seigneur alcade... Des enfants peuvent gêner...

Aux enfants, vite et baissant la voix.

Rentrez donc, rentrez.

L'ALCADE

Non, qu'ils restent, ils sont charmants. Mais il me semblait, père Romero, que vous n'aviez qu'une fille.

ROMERO

En effet, seigneur alcade ; mais ce sont les enfants de mon neveu Perez... qui me les a envoyés au moment où il a été requis de se joindre à la milice qui garde les côtes de l'invasion des pirates maures.

LE PETIT GARÇON

Cela n'est pas vrai.

L'ALCADE.

Hum ! que dit-il donc là ?

À part.

Bon !

ROMERO,

bas à l'enfant

Te tairas-tu ? Ose dire encore un mot.

Haut.

Il parle à sa sœur, sans doute.

L'ALCADE.

Oui. On dit qu'une grande dame vient les voir quelquefois.

LE PETIT GARÇON

C'est...

ROMERO,

bas à l'enfant.

Tais-toi donc !

Haut

C'est leur marraine qui leur apporte quelques présents de leur âge.

L'ALCADE

Quelle est leur marraine, père Romero ?

ROMERO

La...la duchesse de — de Rivas...

LE PETIT GARÇON

Non.

ROMERO,

avec colère.

Cesseras-tu, Gil, de parler avec ta sœur?

LE PETIT GARÇON,

fièrement.

Je ne m'appelle point Gil, je m'appelle don Pèdre.

L'ALCADE,

à part.

Don Pèdre ! bien, c'est cela.

ROMERO,

à l'alcade.

Si vous vouliez entrer dans ma cabane pour vous rafraîchir ?

L'ALCADE

Mille grâces, mon cher Romero, ces enfants m'intéressent !

ROMERO,

à part.

Le maudit homme ! les damnés enfants !

L'ALCADE,

à la petite fille.

Et vous, ma chère fille, comment vous appelle-t-on ?

LA PETITE FILLE,

après une révérence.

Francisca. On m'appelait auparavant Inezilla.

L'ALCADE,

à part.

Don Pèdre ! Inez ! À merveille !

LE PETIT GARÇON

Oui, doña Inezilla. C'était votre nom quand nous demeurions dans le vieux château, et que le beau prince nous nommait ses enfants.

ROMERO

Songez au moins, seigneur alcade, qu'il ne sait ce qu'il dit.

À part.

Miséricorde

L'ALCADE,

à part.

La chose est sûre, le nid est trouvé. Allons tout dire à la reine.

Haut.

Salut, père Romero, que la sainte vierge vous assiste !

ROMERO

Adieu, seigneur alcade !

À part.

Que les démons l'enlèvent.

Scène III

ROMERO.

ROMERO

Cet infernal alcade ! De quoi vient-il se mêler là ? Allons, enfants, rentrez ; et toi, Gil, ne t'avise plus de me démentir une autre fois.

Les enfants rentrent dans la cabane.

Voyons, qu'est-ce ? Voici Alix et ce Gomez ! Que me veulent-ils avec leur mine effarée ?

Scène IV

ROMERO, ALIX, GOMEZ.

Pendant cette scène, on entend plusieurs fois le bruit du cor dans le bois.

ALIX

Comment! est-ce bien vrai, mon père?

ROMERO

Quoi ?

GOMEZ

Seigneur Romero, mon père m'a dit...

ALIX

Que vous ne vouliez plus me marier avec Gomez.

ROMERO

Votre père vous a dit vrai, Gomez.

ALIX

Ô ciel ! et pourquoi donc, mon père?

ROMERO

Par notre mère de Atocha, les jeunes filles interrogent maintenant leur père comme la très sainte inquisition interroge les hérétiques.

GOMEZ

Souffrez au moins que je vous demande, seigneur Romero, si vous avez quelque reproche à me faire.

ROMERO

Aucun.

GOMEZ

Eh bien ! alors, pourquoi donc me refuser mon Alix après me l'avoir tant promise ?

ROMERO

Je ne saurais vous dire, mon cher Gomez, mais cela ne se peut plus.

ALIX

Mon père!

GOMEZ

Moi qui menais tous les jours votre jument blanche à l'abreuvoir de Horcarral...

ROMERO

Cela est vrai.

GOMEZ

Moi qui ai contraint le nécroman Zulco de lever le sort qu'il avait jeté sur vos moutons.

ROMERO

Je ne le conteste pas.

GOMEZ

Moi qui vous ai cédé ce morceau des saints vêtements du bienheureux Jean-Baptiste que m'avait légué ma grand'mère.

ROMERO,

avec impatience.

Fort bien, fort bien, Gomez ! Épargnez-vous des paroles inutiles. Je ne puis vous donner Alix. J'en suis fâché, que voulez-vous ? Les affaires ont changé.

GOMEZ

Quoi ! auriez-vous éprouvé quelque malheur, quelque perte ? Dites, seigneur Romero, et sur-le-champ ma cabane, mes filets, mon bateau, tout est vendu pour vous.

ROMERO,

à part.

Bon jeune homme ! il m'afflige ; mais, dans le fait, ma fille est devenue riche, et les doublons de la belle dame l'élèvent au-dessus d'un pêcheur.

ALIX

Eh bien! mon père?

ROMERO

Bien désolé, ma chère fille ; mais j'ai réfléchi; la naissance de Gomez...

GOMEZ

Seigneur Romero, je suis le fils d'un honnête pêcheur.

ROMERO

Il n'y en a pas de plus honnête sur toute la côte, d'Ortiz à Pilavera ; mais savez-vous, mon cher Gomez, que l'un de mes ancêtres a été greffier de l'alcade d'Alpuñar ?

GOMEZ

J'ignorais...

ALIX

Mon père, est-ce une raison pareille qui vous fera décider le malheur de votre fille ? Je vous en supplie.

ROMERO

Allons, jeune fille, il y a du chanvre à filer chez votre mère, et les heures qu'on donne aux larmes sont perdues pour le travail.

ALIX

Non ! Vous m'écoutez, mon père. Je vous fléchirai. Hélas ! Gomez est toute mon espérance et toute ma joie. Viens, Gomez, aide-moi à l'attendrir ; dis-lui que tu m'aimes, que tu me rendras heureuse. Mon père, ayez pitié de moi, de mes larmes, ô Dieu !

Elle tombe à ses pieds.

Scène V

*LES PRÉCÉDENTS, L'ALCADE, LE ROI, LA REINE, INEZ, DAMES ET OFFICIERS ;
VALETS DE PIED, PIQUEURS, VILLAGEOIS, ETC.*

Toute la cour en habit de chasse.

L'ALCADE.

Notre seigneur le roi !

ALIX ET GOMEZ

Le roi

ROMERO

Le roi !

Bas à Alix.

Relevez-vous, ma fille..

LE ROI

Qu'est-ce donc ? D'où vient que cette belle jeune fille est aux pieds de ce vieillard ?

ROMERO

Seigneur... Votre majesté... Ce n'est rien... C'est...

LE ROI

Comment ! Je veux savoir cela. Parlez, jeune fille, qu'avez-vous ? Ne craignez rien.

ALIX,

essuyant ses larmes.

Seigneur... je suppliais mon père de me marier à mon fiancé.

LE ROI

Et qui empêche donc que votre père ne vous marie à votre fiancé?

ROMERO

Seigneur, c'est que.

LE ROI

Paix! laissez-la parler.

ALIX

C'est que. Gomez n'est que le fils d'un pêcheur, — tandis que mon père descend du... de l'alcade d'un greffier...

ROMERO

Du greffier d'un alcade !

LE ROI

Bien, bien ! peu importe ! Vous l'aimez donc, votre Gomez ?

ALIX

Dieu ! tenez, le voilà !

Elle montre Gomez.

LE ROI

à Romero.

Allons, croyez-moi, vieillard, ils s'aiment, mariez-les ; il ne faut pas tenir à ces préjugés de la naissance.

ROMERO

Mais, votre majesté, un pêcheur !

LE ROI,

riant.

Allons! allons! ne serait-il pas possible de combler avec des doublons la distance qui sépare un pêcheur d'un greffier d'alcade ? Je m'en charge, moi ; Gomez touchera sur mon trésor royal une rente de cent doublons d'or.

ROMERO,

unit les mains d'Alix et de Gomez et s'écrie

Tombez aux pieds du roi, mes enfants ! Vive le roi !

ALIX, GOMEZ, TOUS LES VILLAGEOIS

Vive, vive le roi ! notre bon roi !

LE ROI,

À Romero.

Vous, mon brave homme, n'attachez plus désormais autant d'importance aux avantages de votre naissance. Ce sont des préjugés, voyez-vous.

Romero, Alix et Gomez s'inclinent profondément et se retirent sur l'un des côtés de la scène.

L'ALCADE,

mystérieusement à la reine.

Madame, votre majesté m'a chargé de diriger la chasse. C'est ici la maison où sont les enfants soupçonnés de don Pèdre.

LA REINE,

à l'alcade.

Silence !

Elle s'avance vers le roi, tous les assistants se retirent dans le fond.

Si vous visitez cette maison, seigneur, un serviteur fidèle m'assure que vous y trouverez les fruits de cette intrigue clandestine.

LE ROI

C'est encore de cette histoire que vous m'occupez ! Ne croyez rien de tout ce qu'on vous a rapporté, madame. Don Pèdre ne pense qu'à son épée. Mon fils épousera votre nièce Constance quand je le lui ordonnerai.

LA REINE

Mais, seigneur, depuis que le traité qui a conclu notre union a décidé également ce mariage entre votre fils et ma nièce, avez-vous remarqué la sombre préoccupation d'Inez, les regards inquiets que lui lance don Pèdre ?

LE ROI

Observations sans fondement que tout cela ! Et vous voulez encore qu'un hasard m'amène en chassant précisément devant la maison.

LA REINE

Mais que votre majesté daigne seulement la visiter.

LE ROI

Non, sans doute ; je n'irai pas troubler la paix de ces pauvres gens par des perquisitions inquiétantes pour eux. Allons, piqueurs, veneurs !

Scène VI

LES MÊMES, LES DEUX ENFANTS.

LE PETIT GARÇON,

entr'ouvre la porte de la maison et appelle sa sœur.

Oh ! ma sœur, ma sœur, viens voir ! des hommes, des chevaux ! c'est le roi ! viens voir le roi !

LA PETITE FILLE,

se pressant contre son frère.

Oh !

LE ROI

Quels sont ces enfants ?

LA REINE,

montrant Inez au roi.

Seigneur, voyez pâlir Inez.

En ce moment le regard du petit garçon s'arrête sur Inez, et il accourt vers elle en criant :

Ma mère ! ma mère !

LA PETITE FILLE

Ma mère !

INEZ

Grand Dieu ! malheureux enfants!

Étonnement général ; Inez reçoit ses enfants dans ses bras et tombe anéantie sur un banc.

LE ROI

Leur mère ! Qu'entends-je ?

LA REINE

Vous le voyez.

LE ROI

Que tout le monde se retire. Qu'on me laisse ici seul avec cette femme et ces enfants.

Scène VII.

LE ROI, LA REINE, INEZ, LES ENFANTS.

LA REINE

Seigneur, pour éclaircir vos doutes, interrogez ma fille d'honneur.

LE ROI

Doña Inez de Castro, est-il vrai que vous soyez la mère de ces enfants ?

INEZ,

pressant dans ses bras ses enfants effrayés.

Vous le voyez, seigneur.

LE ROI

Dona Inez de Castro, est-il vrai que don Pèdre de Portugal soit le père de ces enfants?

INEZ

Demandez-le-lui, seigneur.

LE ROI

Répondez.

INEZ

Je ne puis répondre à cette question. Que votre majesté prenne ma vie.

LA REINE

Seigneur, que voulez-vous de plus ? Toutes ces réticences ne sont-elles pas des aveux ?

LE ROI

Ainsi, dona Inez, vous avez souillé à la fois le noble sang de vos pères et l'auguste sang de vos rois !

LA REINE

Oui, seigneur, elle a séduit l'infant, et les fruits de ces impures amours sont devant vos yeux.

INEZ

Arrêtez, madame. Don Pèdre est mon époux légitime. Ces enfants sont les siens, (*au roi*) et les vôtres, seigneur.

LA REINE

Vous l'entendez.

LE ROI

Quoi ! vous êtes mariés ! Vous avez pu tous deux oublier à ce point votre naissance !

INEZ

Seigneur, nous nous aimions ; les caveaux funèbres de Castro ont été le temple de notre mariage, et mes aïeux ont reçu nos serments.

LE ROI

C'est à eux que vous en rendrez compte. — Holà! gardes, que l'on conduise doña Inez à la forteresse de Lisbonne. Le comte de Mayo m'en répond sur sa tête.

Les deux enfants s'attachent en pleurant à Inez que tes gardes emmènent.

INEZ

Mes enfants, chers enfants, adieu !

Premier intermède

Le théâtre représente le camp des maures, assis au bord de la mer, sur laquelle on aperçoit les mats de leurs galères. Les tentes sont ornées de femmes et de banderoles. Des soldats sont épars parmi des trophées et des faisceaux d'armes. Un chœur de jeunes filles maures et de chevaliers arabes s'avance en chantant au son des harpes, des tambours, des guitares et des clairons.

Scène I.

UN GUERRIER

Albaracin est absent. Avec lui la guerre a quitté son camp pour y faire place aux fêtes.
On entend une symphonie.

UNE JEUNE FILLE

Guerriers, mêlez-vous à nos danses.
Mes sœurs, variez les cadences,
Nos maîtres vont suivre nos lois.
Qu'en nos jeux le tambour résonne,
Et que le fier clairon s'étonne
D'accompagner nos douces voix.

On danse

UN GUERRIER

Que le jour des combats se lève,
Soldats, dans les fêtes nourris,
Nous aimerons les jeux du glaive
Comme la danse des houris.

CHŒUR

Guerriers, mêlez-vous, etc.

UN AUTRE GUERRIER

En vain le trépas nous menace
Rions et tendons-nous la maintenant
Le plaisir enfante l'audace
Dansons, nous combattons demain.

Les danses continuent.

UN GUERRIER

Voici le chef, notre chef, le grand Albaracin !
Tous
Albaracin ! Allah ! Gloire à Albaracin !
Ils se prosternent.

Scène II

LES MÊMES, ALBARACIN.

ALBARACIN

Il est richement vêtu d'étoffes de soie et d'or; et porto à sa ceinture un poignard recourbé.

Compagnons, levez-vous, il faut combattre.

Tous se lèvent.

C'est en sortant d'une fête qu'on vole plus volontiers sur le champ de bataille. La main qui vient de toucher la guitare n'en sait que mieux manier le cimenterre. Amis, vous vaincrez ; mes soins ont tout préparé pour la victoire. Le prince de Portugal, le redoutable don Pèdre, a quitté son camp. Vous allez attaquer une armée sans général, et vous allez vaincre ! Venez ! Nous arborerons le croissant jusque sur les murs de Lisbonne. Venez ! Don Pèdre a laissé ses soldats sans défense, pour porter secours à une femme. Aux armes, braves amis ! aux armes

Tous

Allah Allah aux armes

Les clairons et les cymbales exécutent une marche militaire et les maures sortent en ordre de bataille.

ACTE DEUXIÈME

Le théâtre représente une vaste salle tendue de draperies noires semées de têtes de mort et de larmes blanches, éclairée par des cierges et des pots à feu. Au fond, est un tribunal également tondu de noir ; à droite, un trône pour le roi ; à gauche, un échafaud noir surmonté d'un catafalque et sur lequel on voit briller une hache. Le devant de la scène est occupé par des gardes vêtus de noir et de rouge et par les bourreaux couverts de robes de pénitents noirs et portant des torches. Deux gardes se tiennent debout au pied du trône et au pied de l'échafaud. Devant le tribunal, est la table du greffier.

Scène première

UN GARDE,

à un autre garde.

Fabricio, savez-vous pourquoi le conseil s'assemble et qui l'on va juger ?

LE SECOND GARDE

Je n'en sais rien.

LE PREMIER GARDE

On dit que c'est une femme.

LE SECOND GARDE

Que m'importe ?

LE PREMIER GARDE

Pauvre malheureuse ! Si elle entre dans cette salle, elle n'en sortira pas.

LE SECOND GARDE

Cela ne me regarde point. Adressez-vous à Melchior l'exécuteur, il pourra sans doute répondre à vos questions.

LE PREMIER GARDE

Vous avez raison.

Il s'adresse à l'un des exécuteurs debout au pied de l'échafaud.

Hé, Melchior, savez-vous quelle est cette femme que le conseil va juger ?

L'EXÉCUTEUR

Non.

LE GARDE

Car c'est une femme, n'est-ce pas ?

L'EXÉCUTEUR

Je l'ignore. D'ailleurs, cela n'est pas mon affaire ; je ne connais les gens que lorsqu'ils sont condamnés.

LE GARDE,

à part.

Je plains l'accusé, quel qu'il soit. S'il s'assied sur ce banc, c'est fait de lui.

UN OFFICIER,

entrant.

Silence les juges vont entrer.

Les gardes sa rangent. Entrent neuf grands de Portugal, vêtus de noir, qui prennent place au tribunal.

Scène II

LES JUGES, AU TRIBUNAL. LE GREFFIER, À SA TABLE. PUIS, LE ROI, LE HÉRAUT DE JUSTICE.

LE PRÉSIDENT

Seigneurs, levez-vous. Voici le roi.

Entre le roi, précédé du héraut de justice. Il s'assied sur son trône qu'entourent ses gardes.

LE HÉRAUT DE JUSTICE

Moi, héraut de la justice du roi notre seigneur, voici ce que je dis : sa majesté don Alphonse, notre légitime roi, assemble le haut conseil de la très noble grandesse de ce royaume béni de Portugal et des Algarves.

LE PRÉSIDENT

Le pouvoir de sa majesté très fidèle notre seigneur le roi vient de Dieu.

Tous se lèvent.

LE ROI

Nous vous avons convoqués en ce palais, afin que vos très excellentes seigneuries décident de la haute accusation portée contre doña Inez, comtesse de Castro, d'avoir séduit et épousé secrètement notre fils bien-aimé don Pèdre, infant de Portugal.

LE HÉRAUT DE JUSTICE

Loi : Tout sujet qui aura osé s'unir par le mariage à un membre de la famille royale de Bragance sera puni de mort.

LES GARDES ET LES EXÉCUTEURS

Mort !

Les juges s'inclinent.

LE PRÉSIDENT

Le pouvoir de sa majesté très fidèle notre seigneur le roi vient de Dieu. Le noble conseil va juger avec l'aide du saint-esprit.

LE HÉRAUT DE JUSTICE

Le roi sort.

Tous se lèvent. Sortie du roi.

LE GREFFIER,

aux gardes.

Amenez l'accusée.

Scène II

LES MÊMES, EXCEPTÉ LE ROI; INEZ, VÊTUE DE BLANC, ENCHAÎNÉE, ET ENTOURÉE DE GARDES.

LE PRÉSIDENT

Au nom de la très miséricordieuse trinité, je vous demande : Qui êtes-vous?

INEZ

Inez, comtesse de Castro.

LE GREFFIER

Inez, comtesse de Castro, est accusée d'avoir épousé secrètement son altesse royale don Pèdre, infant de Portugal.

LE PRÉSIDENT

Est-elle accusée de ce crime ?

LE HÉRAUT DE JUSTICE

Oui.

LE PRÉSIDENT

Qui le prouvera ?

LE HÉRAUT DE JUSTICE

Moi, avec l'aide de Dieu.

LE PRÉSIDENT

Parlez le Christ vous entend. Songez que la vérité est mère de la justice.

LE HÉRAUT DE JUSTICE

Par-devant nous, héraut de la justice du roi notre seigneur, a comparu le frère très révérend Urbano Velasquez, religieux de Saint-François, chapelain du château de Castro, lequel a déposé avoir, il y aura six ans à la Sainte-Marie, donné la bénédiction nuptiale, dans les caveaux funèbres de Castro, à doña Inez et à un inconnu qui s'est nommé don Pèdre de Portugal. Cela est la vérité.

LE PRÉSIDENT,

aux juges.

Seigneurs, le crime est-il prouvé?

LE JUGE

Avec la permission de sa seigneurie, est-il sûr que cet inconnu fut l'enfant?

LE HÉRAUT DE JUSTICE

Le religieux l'affirme.

LE JUGE

Ce religieux connaissait-il son altesse royale ?

LE HÉRAUT DE JUSTICE

Nous devons dire qu'il ne la connaît pas.

LE JUGE

Sa déclaration est dès lors insuffisante pour prononcer l'arrêt de mort de l'accusée.

LE HÉRAUT DE JUSTICE

Elle suffit, noble seigneur, puisque l'accusée avoue son crime.

LE PRÉSIDENT

Les paroles d'un accusé ne peuvent rien, ni pour ni contre lui. Seigneurs juges, le crime est-il prouvé ?

LE MÊME JUGE

Non.

UN SECOND JUGE

Pour lever tout obstacle, je demande que l'enfant soit cité devant le haut tribunal.

UN TROISIÈME JUGE

Son altesse est absente de Lisbonne ; elle est au camp de Billegas.

LE SECOND JUGE

Qu'on envoie un messager. Son altesse peut être ici demain.

LE PREMIER JUGE

Votre seigneurie prendra garde qu'un prince du sang royal ne peut comparaître devant un tribunal sans la permission expresse du roi.

LE SECOND JUGE,

s'adressant au premier.

Seigneur, quand il s'agit d'un crime d'état, le très haut conseil peut tout pour s'éclairer, et ses membres devraient dépouiller toutes les préventions de l'amitié ou de la compassion.

UN QUATRIÈME JUGE

Noble président, que votre seigneurie cite son altesse royale.

LE PREMIER GRAND

Je demande à vos seigneuries si cela se peut sans la permission royale.

LES JUGES

Oui. — Non.

LE PRÉSIDENT

Le tribunal va juger de cette difficulté et se rendre d'abord à la chapelle, afin d'éclairer sa délibération par la prière. Faites sortir l'accusée.

Tous sortent.

Scène IV

L'ALCADE, SEUL.

La décoration change et représente l'intérieur d'une prison.

L'ALCADE

Ces divisions qui ont éclaté dans le conseil inquiètent la reine. L'infant est puissant, les grands l'aiment ou le craignent, le peuple l'adore. On dit que, pendant que le tribunal se disputait, la foule commençait à murmurer. Bref, la reine, que l'existence d'Inez blesse dans ses plus chers intérêts, a cru prudent de décider de son sort, quelle que soit l'issue du procès. Je lui ai proposé un moyen, elle m'a chargé de l'exécution, et je viens.

Entre un geôlier.

Scène V

L'ALCADE, UN GEÔLIER.

L'ALCADE,

mystérieusement.

Eh bien ?

LE GEÔLIER

Elle a fait ce que vous désiriez.

L'ALCADE.

Sans refus, sans hésitation ? Que lui avez-vous dit ?

LE GEÔLIER

Ce que vous m'aviez ordonné : que le médecin de la forteresse la priaît de boire cette potion calmante.

L'ALCADE,

à part.

Calmante... pour la reine. — Courage ! La prédiction du chef maure s'accomplira. Me voilà, de cette affaire, au moins corrégidor de Lisbonne.

Il sort.

Scène VI

LE GEÔLIER, SEUL

LE GEÔLIER

Comme il est joyeux, ce seigneur! Il faut qu'il s'intéresse bien à la prisonnière. Il est vrai de dire que la pauvre doña m'attendrit moi-même, moi qui ne me croyais pas plus tendre que les taureaux de pierre laissés par les maures dans la vallée de Roconcel.

Une porte du fond s'ouvre.

Hé ! qui va là ?

Scène VII

LE GEÔLIER, DON PEDRE, CACHÉ PAR UN LARGE MANTEAU ET UN CHAPEAU RABATTU. LES DEUX ENFANTS, ROMERO.

DON PÈDRE

Au nom de sa majesté le roi, lisez.

Il remet un parchemin au geôlier.

LE GEÔLIER,

lisant.

« Sa majesté permet à doña Inez de voir ses enfants. Le comte de Mayo ordonne au concierge et au geôlier de laisser libre passage à l'officier et au guide desdits enfants auxquels on amènera leur mère... » C'est bien en effet la signature du seigneur comte de Mayo. — Seigneurs, attendez-moi, je vais chercher la prisonnière.

Scène VIII

LES PRÉCÉDENTS, EXCEPTÉ LE GEÔLIER.

ROMERO,

à don Pèdre

Seigneur, je ne vous connais pas, mais je crois voir des larmes briller dans vos yeux. Hélas ! si vous vouliez, si vous daigniez m'aider, il nous serait facile de sauver la prisonnière. Ah ! je vous en aurais une reconnaissance éternelle et l'infant don Pèdre n'oublierait pas ce service.

DON PÈDRE,

surpris.

Comment ?...

ROMERO

J'expose ma tête peut-être, seigneur, mais je vais tout vous dire. C'est à moi que doña Inez avait confié ses enfants, ces malheureux enfants qui l'ont perdue. Ses bienfaits m'ont tiré de l'indigence ; mon dévouement la tirera du péril, ou je succomberai. C'est dans ce dessein que je me suis aujourd'hui introduit dans cette prison comme guide de ces enfants, et ne prévoyant pas qu'on me ferait garder par un officier. Maintenant, noble seigneur, vous pouvez la sauver avec moi ou me perdre avec elle.

DON PÈDRE

Il serre vivement la main de Romero.

Tu es un brave et digne vieillard.

ROMERO

Seigneur, voici doña Inez. Silence !

Inez entre accompagnée de gardes, et enchaînée.

Scène IX

LES PRÉCÉDENTS, INEZ, GARDES, GEÔLIERS.

DON PÈDRE.

Geôliers, gardes, retirez-vous.

Les gardes se retirent.

INEZ

Mes enfants ! mes enfants ! (*Ils se jettent dans ses bras.*) Votre présence m'apporte bien de la joie, mais, hélas ! elle m'annonce mon arrêt de mort sans doute ; on me permet un moment de bonheur avant le supplice. Le supplice, ô ciel ! Mourir sans avoir vu don Pèdre, sans lui avoir dit un dernier adieu ! Il n'aura pu me protéger, je n'aurai pu le consoler. Mes enfants, embrassez-moi, vous n'embrasserez plus peut-être votre père, ni votre mère. — Ô don Pèdre, don Pèdre, où êtes-vous ?

DON PÈDRE,

Il jette son manteau et découvre son visage.

Inez ! mon Inez bien-aimée ! le voici !

INEZ,

se jetant dans ses bras.

Dieu sauveur !

ROMERO,

tombant à genoux.

Quoi ! c'était son altesse royale !

DON PÈDRE,

pressant Inez sur son cœur et tendant la main à Romero.

Ô ma noble épouse ! — Oui, brave homme, c'est moi-même à qui vous avez dévoilé votre dévouement, et, comme vous le disiez, l'infant don Pèdre n'oubliera pas ce service. Vous me seconderez pour sauver votre bienfaitrice.

ROMERO

Ah ! Seigneur, mon sang, ma vie, tout est à vous.

LE PETIT GARÇON

à Romero.

Vous voyez que je ne suis pas Gil, mais don Pèdre.

DON PÈDRE

Que vois-je, Inez ? Dieu ! des chaînes, d'infâmes chaînes sur tes mains adorées ! Oh ! laisse-moi briser ces fers.

Il brise violemment les chaînes.

Les misérables ! Qu'ils sentiront un jour cruellement ma vengeance ! Mais viens, viens maintenant, le temps presse.

LES DEUX ENFANTS

Ma mère, oh ! venez.

INEZ

Prince, que voulez-vous ?

DON PÈDRE

Que tu me suives ! Couvre-toi de ce manteau.

INEZ

Oh ! Non ; si nous étions surpris, j'exposerais vos jours.

DON PÈDRE

Qu'importe, lorsqu'il s'agit des tiens

INEZ

Ô Dieu ! déjà peut-être votre vie est menacée. Comment avez-vous pu vous introduire ici ?

DON PÈDRE

Écoute. J'étais au camp, près de la côte de Billegas ; un messenger secret m'avertit de tes périls, j'accours. Le haut tribunal était assemblé en une séance il allait décider ta mort ; un des juges, mon ami dévoué, suscite un incident pour retarder la délibération. Le comte de Mayo, qui me sert aussi, me facilite secrètement l'entrée de cette prison. Le peuple est prêt à se soulever, les soldats murmurent. Fuyons, tout nous favorise. J'ai un château fort dans les Algarves, j'y soutiendrai, s'il le faut, une guerre contre le roi ; mon absence permettra aux maures de débarquer.

INEZ

Y pensez-vous, seigneur ? La révolte, la guerre civile !

DON PÈDRE

Tout pour te sauver

INEZ

Ah! plutôt mille fois mourir !

DON PÈDRE

Ô Inez, n'es-tu pas mon épouse? n'est-ce pas mon premier devoir que de t'immoler tout, père, trône, patrie ?... Eh bien, point de révolte, point de guerre ! viens, mon Inez, je ne combattrai pas. Je ferai plus pour toi, je me cacherai. Oh laisse-toi fléchir, tu sais que je mourrai si tu meurs, ne fais pas deux orphelins de ces enfants auxquels tu dois ta vie puisqu'ils ne t'ont point demandé la leur.

LES ENFANTS

Oh ! Venez ! Venez ! Ma mère, ne pleurez plus !

INEZ

Mes enfants, prince, cher prince, laissez-moi, je n'ai point de force dans le cœur. — Laissez-moi, de grâce.

ROMERO,

à genoux.

Madame, au nom du ciel!

En ce moment la porte du fond s'ouvre. Une foule de gardes et de geôliers entrent avec des torches. Le héraut de justice les précède. Les enfants effrayés se jettent dans les bras d'Inez et de don Pèdre.

Scène X

LES PRÉCÉDENTS, LE ROI, LE HÉRAUT DE JUSTICE, GARDES, GEÔLIERS.

LE HÉRAUT DE JUSTICE

Notre seigneur le roi

Étonnement et terreur.

LE ROI

à donPèdre.

Vous ici, prince !

DON PÈDRE

Seigneur, c'est de ne m'y voir pas que vous auriez pu vous étonner

LE ROI

Avez-vous osé oublier le devoir ?

DON PÈDRE

Mon devoir ! je ne l'oublie pas, il est de défendre mon épouse légitime menacée.

LE ROI

Fils téméraire ! sujet rebelle ! Savez-vous que la loi du royaume punit du dernier supplice celui qui brave son père et son roi ?

DON PÈDRE

La loi du ciel défend de plus haut d'abandonner son épouse.

LE ROI

Est-ce la rébellion que vous invoquez ?

DON PÈDRE

Non, mon père, non, seigneur ; voici mon épée.

Il remet son épée.

Sans elle, sans Inez, peut-être aurais-je écouté de séditeuses tentations et usé de ma gloire pour protéger mon amour. Mais maintenant je n'aspire qu'à partager son sort, quel qu'il soit. C'est à cet ange que vous persécutez que votre majesté doit l'innocence de son fils et le salut de son trône.

LE ROI

Qu'entends-je, Inez ?

INEZ

Seigneur, il s'accuse, ne le croyez pas.

DON PÈDRE

Laissez-moi tout dire, Inez. Oui, seigneur, j'avais pénétré dans cette prison pour en arracher ma femme, fuir avec elle, et la défendre avec l'épée contre votre majesté même. C'était mon dessein, seigneur. La généreuse résistance d'Inez a tout changé.

LE ROI

Tant de noblesse eût mérité un meilleur sort.

DON PÈDRE

Oui, mon père, et c'est celle que vous refusez pour fille qui vous a conservé votre fils !

LE ROI

Inez !... Pourquoi faut-il qu'un crime d'état pèse sur sa tête ?

DON PÈDRE

Un crime ! Si c'en est un, c'est moi qui suis coupable. Ah ! vous ne savez pas, mon père, que de soins, que de séductions funestes j'ai dû employer pour lui faire partager mon amour ! Et quand elle m'aima, que de larmes, que de vaines prières pour obtenir d'elle une secrète union ! Ma mort seule... il fallut l'en menacer, pour qu'elle consentît à mon bonheur. Si elle m'a épousé, ce n'était que pour sauver ma vie. Ah ! sauvez-la à son tour, mon père ! Punissez-moi, condamnez-moi, que votre majesté ordonne mon supplice. Tout le crime doit retomber sur moi qui ai entraîné cette noble Inez dans l'abîme.

LE ROI

Mon fils !

INEZ

Ah! seigneur, ne l'écoutez pas. C'est moi qui ai été faible et coupable. Les jours de l'infant vous doivent être précieux pour vos sujets et contre vos ennemis. Moi, ma vie n'est rien, prenez-la, seigneur; qu'importe dans le royaume que je vive. Il faut un héritier au trône, seigneur ; il faut un père à ces enfants qui bientôt n'auront plus de mère.

Elle se jette aux pieds du roi.

Seigneur, promettez-moi que don Pèdre vivra, qu'il vivra pour vous, pour votre peuple, hélas ! et pour mes tristes enfants qui ne seront bientôt plus que les siens.

Les enfants embrassent le roi, il détourne la tête comme pour cacher des larmes d'attendrissement.

LE PETIT GARÇON,

au roi, montrant don Pèdre.

Il est mon père, et vous êtes mon père aussi N'est-il pas vrai que vous ne tuerez pas ma mère ?

LE ROI

Grand Dieu ! je ne sais où je suis...

ROMERO,

à genoux.

Seigneur, que votre majesté se souvienne de ce qu'elle m'a dit quand je me refusais au mariage de mes enfants.

LE ROI

Mon fils ! Ma fille Inez !... Oui, don Pèdre, elle est à toi, elle est noble et grande comme une reine. Laissez-moi embrasser vos enfants, ils sont les miens. — Qu'on avertisse la reine et les grands ! Que le haut tribunal se sépare ; qu'on sache qu'Inez est ma fille et que j'approuve son union avec l'infant.

DON PÈDRE, INEZ, LES ENFANTS,

aux pieds du roi.

Ah ! Seigneur ! Ô mon père!

DON PÈDRE

serrant Inez dans ses bras.

Qui eût espéré ce bonheur ? Oh ! quelles longues années de félicité devant nous, mon Inez ! — Vous pâlissez, qu'avez-vous ?

INEZ

Je ne sais, prince, cette révolution soudaine peut-être... On ne passe pas, sans émotion, du désespoir à la joie.

DON PÈDRE

Juste Dieu ! vos yeux s'éteignent, votre sein se gonfle !

INEZ

Ah ! je brûle ! un feu sourd et violent dévore mes entrailles ! je brûle. Ô ciel ! tous mes membres se roidissent.

Effroi général.

DON PÈDRE

Mon Inez ! ma bien-aimée Inez ! dis-moi, qu'as-tu ?

INEZ

Soutenez-moi dans vos bras, cher prince, je me sens défaillir... Donnez-moi mes enfants.

Elle tombe dans les bras du prince.

LE ROI

Mon malheureux fils

DON PÈDRE

Ô Dieu ! Va-t-elle mourir ? Qu'ai-je fait pour qu'un tel malheur renverse toute ma vie ?

INEZ

Oui, je me meurs... Ce breuvage cruel...

DON PÈDRE

Le poison !

LE ROI

Qu'entends-je ?

DON PÈDRE

Je reconnais tes ennemis implacables! Inez, tu seras vengée !

INEZ

Oh non !... J'aurais vécu bienheureuse, mais je meurs satisfaite, car je meurs votre épouse et innocente devant mon roi.

DON PÈDRE

Tu meurs donc !.. Dis-moi, mon Inez adorée, il est donc vrai que tu meurs ?...

INEZ

Prince !... bien cher époux !... Hélas ! mes enfants, embrassez-moi, consolez votre père...

LES ENFANTS

Ma mère, oh ! ne mourez pas, ma mère !

INEZ

Seigneur, mon père, pardonnez-moi.

LE ROI

Ô malheur ! mon cher fils !

Scène XI

LES MÊMES, UN OFFICIER.

L'OFFICIER,

au roi.

Seigneur, les maures sont sous les murs de Lisbonne. Albaracin a profité de l'absence du prince pour combattre. L'armée, vaincue et découragée, attend votre présence.

LE ROI

Grand Dieu ! tous les malheurs à la fois !

INEZ

C'est moi qui cause ce nouveau désastre.

À don Pèdre.

Prince, sortez de votre abattement. Adieu. Allez combattre. Je meurs.

Elle expire.

DON PÈDRE

Ô douleur

Il se réveille avec égarement.

Aux armes ! à la mort ! à la vengeance !

SECOND INTERMÈDE

On voit un champ de bataille sous les murs de Lisbonne. Combat. D'un côté, Albaracin et les maures ; de l'autre, le roi, don Pèdre, et les portugais. Don Pèdre, entraîné par la chaleur de l'action, disparaît. Combat du roi et d'Albaracin. Le roi tombe. Les grands accourent et l'entourent. On entend en même temps des cris de triomphe.

UN OFFICIEL

Victoire! victoire! Les maures sont repoussés.

UN AUTRE

Le roi est mort !

UN AUTRE

Le salut de notre patrie nous coûte la perte de notre roi

SOLDATS ET OFFICIERS

Le roi Alphonse est mort ! Vive le roi don Pèdre !

ACTE TROISIÈME

Le théâtre représente le péristyle d'un palais.

Scène première

*LA REINE, EN HABITS DE DEUIL, L'ALCADE D'ALPUÑAR, REVÊTU DE LA TOGE DE CORRÉGIDOR,
GRANDS DE PORTUGAL, GARDES.*

L'Alcade, maintenant corrégidor, et la reine sont sur le devant de la scène. Dans le fond, les grands paraissent s'entretenir avec inquiétude.

LA REINE,

à voix basse.

Quoi ! c'est vraiment aujourd'hui qu'il veut être couronné !

LE CORRÉGIDOR,

de même.

Oui, madame.

LA REINE

Le lendemain de la mort de son père ! Voilà bien la preuve de sa folie.

LE CORRÉGIDOR

Il l'exige, il l'ordonne, madame ; et, par suite de cette démence, il veut que la cathédrale soit, pour son couronnement, tendue de draperies funèbres.

LA REINE

Mais il comprend pourtant qu'il est roi ?

LE CORRÉGIDOR

Oui, madame ; on a vu s'éclaircir un moment cette sombre mélancolie qui, depuis la perte encore si récente d'Inez (*ici la reine tressaille*), égare l'esprit de don Pèdre et que n'avait même pu dissiper la mort inattendue du roi son père dans le combat contre les maures.

LA REINE

à part.

Puisse cette triste folie durer longtemps ! Ma puissance durera avec elle.

Haut

Eh bien, mon cher corrégidor, qu'a dit le roi don Pèdre ?

LE CORRÉGIDOR

Rompant ce silence farouche qu'il garde depuis que doña Inez...

LA REINE

bas au corrégidor.

Encore ! Alcade d'Alpuñar, est-ce sans effort que votre mémoire revient sur cet événement ?

LE CORRÉGIDOR

bas.

Puis-je me repentir de vous avoir servie, madame ?

Haut.

Sa majesté a ordonné que tout fût prêt aujourd'hui pour son couronnement ; puis, comme occupée de quelque dessein secret, elle a demandé si le tombeau de doña Inez n'était pas déjà placé dans la cathédrale.

LA REINE

Vraiment ! Quel peut être son projet ? Mais je crois que voici le roi lui-même.
Les grands se rangent à gauche et à droite.

Scène II

LES PRÉCÉDENTS, DON PÈDRE, PRÉCÉDÉ DE SES GARDES ET VÊTU DE DEUIL ;

LES DEUX ENFANTS, ÉGALEMENT EN DEUIL ;

PEUPLE, SUITE ; ROMERO, GOMEZ, ALIX PARMIS LE PEUPLE.

UN OFFICIER DES GARDES.

Notre seigneur le roi !

Tous se découvrent. Don Pèdre s'avance, sombre, les bras croisés sur sa poitrine, la tête baissée.

LE CORRÉGIDOR,

un genou en terre.

Seigneur, le peuple de Lisbonne attend avec impatience le couronnement de votre majesté.

DON PÈDRE

Oui, cela est vrai. — C'est moi qui suis le roi, alcade d'Alpuñar.

LE CORRÉGIDOR,

troublé, à part.

Alcade d'Alpuñar ! Juste ciel ! Saurait-il ?...

Haut.

Tout est prêt pour cette heureuse fête.

DON PÈDRE

Ah!... Vous avez eu soin aussi de faire construire un échafaud devant la prison d'état ?

LE CORRÉGIDOR

Un échafaud ! Votre majesté ! J'ignorais... Et pour qui ?

DON PÈDRE

Pour vous, alcade d'Alpuñar.

LE CORRÉGIDOR

Dieu tout-puissant moi ! Je suis innocent ! Grâce, seigneur ! Votre miséricordieuse majesté !

DON PÈDRE

Silence ! La peur vous fait perdre la mémoire. Alcade d'Alpuñar, qui a remis le poison au geôlier ?

LE CORRÉGIDOR,

aux pieds du roi.

Au nom du ciel, au nom du Dieu clément par qui vous régnez, prenez pitié de moi, seigneur !

DON PÈDRE

Pitié ! tu demandes ce que tu n'as pas eu, misérable !

LE CORRÉGIDOR

J'ai tout fait, seigneur, par ordre de la reine.

DON PÈDRE

Je le sais, lâche ! Qu'on l'entraîne et qu'il meure. Le jour de vengeance est venu.

Des gardes entraînent le corrégidor.

LA REINE

Seigneur, vous ne croyez pas.

DON PÈDRE,

avec égarement.

Qui me parle ? C'est elle, ce me semble, cette femme qui a causé tout mon malheur. Ô Inez ! Inez ! ta meurtrière est devant mes yeux.

À la reine.

N'est-il pas vrai, madame?

LA REINE

Votre majesté...

DON PÈDRE

Je vous présente les enfants que vous avez rendus orphelins.

LA REINE

Seigneur, ces soupçons...

DON PÈDRE

Madame, vous êtes veuve ; moi aussi je suis veuf ; mais nous reverrons peut-être bientôt tous deux les êtres qui partageaient notre vie. Réjouissez-vous avec moi.

LA REINE,

tremblante.

Oserez-vous ?...

DON PÈDRE

Si vous craignez que j'attende à une tête royale, fuyez, retournez en Castille, près de votre frère, ou demain je vous envoie dans la tombe, près de votre époux.

LA REINE

Qu'entends-je ! un exil !

DON PÈDRE,

avec fureur.

Reine, femme, ôtez-vous de la portée de mes yeux et de mon épée !

LA REINE

Eh bien ! guerre à vous, roi insensé !

Elle sort.

DON PÈDRE

Ô Inez ! les cruels m'ont rendu cruel. Ô mon Inez !

Aux grands.

L'archevêque ne m'attend-il pas à la cathédrale ?

ALIX, GOMEZ, LE PEUPLE

Vive le roi ! Hommage au roi don Pèdre !

ROMERO

Vive à jamais notre roi don Pèdre !

DON PÈDRE

Quelle est cette voix ? Elle a retenti en moi comme une voix fidèle.

Il se tourne vers Romero.

Ah! c'est toi, digne vieillard ! Approche, je te reconnais. C'est le jour de récompenser autant que de punir ; tu assisteras à la cérémonie de mon couronnement comme corrégidor de Lisbonne.

LES GRANDS,

à part.

Corrégidor de Lisbonne, un simple paysan! Il est vraiment en délire

ROMERO

Ah ! seigneur, je suis indigne...

DON PÈDRE

Tu en es digne, puisque tu t'en dis indigne.

Aux grands.

Seigneurs, reconnaissez le nouveau corrégidor.

LE PEUPLE

Vive notre roi bien-aimé don Pèdre ! qu'il vive à jamais !

DON PÈDRE,

à part.

Ah ! peuple, si tu m'aimes, demande au ciel ma mort et non ma vie.

Il sort avec sa suite.

Scène II

Le théâtre représente l'intérieur d'un caveau sépulcral.

LE ROI, LE CHANCELIER, LE CORRÉGIDOR, LES ENFANTS, SEIGNEURS, GARDES, PRÊTRES, ETC.

UN SEIGNEUR

Quoi ! c'est devant ce tombeau que votre majesté place son trône ?

DON PÈDRE

Oui, c'est ici. Seigneurs, c'est ici que je veux être couronné.

Étonnement.

LE CHANCELIER

Hommage, au nom de Dieu, au roi don Pèdre, notre seigneur !

TOUS,

s'agenouillant.

Hommage !

LE CHANCELIER

Fidélité, au nom de Dieu, au roi don Pèdre, notre seigneur !

TOUS

Fidélité !

LE CHANCELIER

Que le ciel répande les bénédictions sur son règne et les félicités sur sa vie !

DON PÈDRE,

comme réveillé par ces paroles.

Mon règne ! Ma vie !... Félicités !...

LE CHANCELIER,

au roi.

Seigneur, au milieu de l'ivresse qu'inspire cette auguste et heureuse cérémonie, que votre majesté daigne un moment s'arracher à la douleur dont l'accable la mort glorieuse du roi son auguste père.

DON PÈDRE

Il se lève de son trône.

Oui, il est mort, mon père ! Mon veuvage m'avait fait oublier que je suis orphelin. Mon père est mort ! Ô Dieu ! elle aussi est morte ! Elle, mon Inez, celle qui était tout pour moi !

LE CHANCELIER

Roi de Portugal, suspendez votre douleur. Voici l'instant solennel ; la couronne va être placée sur votre front sacré.

DON PÈDRE

Oui, il faut que vous me couronniez. Mais attendez donc, seigneur chancelier, il faut en même temps couronner votre reine.

TOUS

Notre reine?

DON PÈDRE

Eh oui, seigneurs ! — Dites, n'est-elle pas couchée, là, dans ce caveau funèbre ? — Oui, ce cercueil est sa couche royale. Allons ! qu'on aille la chercher, elle attend. — C'est votre reine. Plusieurs d'entre vous, seigneurs, l'ont persécutée ; mais, soyez tranquilles, elle ne s'éveillera pas pour vous nommer à son vengeur.

On apporte sous un drap noir le cercueil qui contient les restes d'Inez.

La voilà ! Qui la reconnaîtra ? Hélas !

Il jette son manteau royal sur le cercueil

Les tigres ne m'ont laissé d'elle que cela. Et ce manteau royal ne peut me cacher le linceul.

LE CHANCELIER

Seigneur, voici la couronne et l'épée.

DON PÈDRE

La couronne, l'épée, c'est tout ce que j'attends.

Il prend la couronne et la pose sur le cercueil.

Ô Inez, reçois la couronne, je vais prendre l'épée ; partage mes honneurs sur la terre, je vais partager les tiens dans le Ciel.

Il prend l'épée, embrasse ses enfants et lève le bras pour se frapper.

LES ENFANTS

Ô mon père!

TOUS

Grand Dieu

En ce moment une lumière miraculeuse remplit la scène une musique douce et lointaine se fait entendre. L'ombre d'Inez apparaît radieuse et environnée d'anges au-dessus du tombeau.

Scène IV

LES PRÉCÉDENTS, L'OMBRE D'INEZ.

TOUS

Quel prodige !

Ils tombent prosternés.

L'OMBRE

Arrêtez, don Pèdre ! Un crime allait nous séparer pour jamais. Si vous voulez que l'éternité nous unisse, vivez pour vos enfants, vivez pour votre peuple. La vie est courte, et bien des hommes qui vivent ont besoin de vous sur la terre. Il m'a été permis, cher époux, de venir du séjour des âmes pour vous dire ceci de la part du Seigneur « Vivez et souffrez, le bonheur des peuples a quelquefois besoin du malheur des rois. »

DON PÈDRE

C'est bien vous, ô mon Inez ! Je vous revois, je vous obéirai ; mais, ange du ciel, daignez rester près de moi, ne m'échappez pas.

LES ENFANTS,

tendant les bras.

Restez, restez, ma mère, nous sommes heureux !

L'OMBRE

Ô mes enfants ! ô mon époux bien-aimé ! il faut que je vous quitte, mais vous me reverrez toute l'éternité. Vivez ! Adieu !

L'ombre s'évanouit.

DON PÈDRE

Ô Dieu ! quel est donc le devoir des rois, puisqu'il me faut lui sacrifier jusqu'au bonheur de mourir ?

FIN